

Ce poème est la voix du Congo qui traverse ses âges, ses douleurs et ses espoirs d'une terre martyre mais debout. À travers ces chants, la Nation elle-même prend la parole pour dire ses blessures (la guerre, l'exil, la faim, le viol des femmes, le pillage des mines, la trahison des siens, etc.) mais aussi sa force, sa résilience, son rêve inachevé d'unité et de paix. À ceux qui le diront : laissez vibrer chaque mot. Ce n'est pas un texte à réciter, c'est une mémoire à incarner.

I. L'innocence

Je suis le Congo. Avant que les ombres ne déchirent mon ciel,
Avant que la haine n'ensemence mon sol de ses fiels,
Mes enfants vivaient au rythme doux de mes saisons,
Leurs cœurs battant en paix sous mes vastes horizons.

Leurs rires éclosaient, purs comme mes fleurs sauvages,
Leurs jeux s'étiraient, lents, le long de mes rivages,
Sous le soleil généreux qui dorait mes collines,
Ils grandissaient, libres, parmi mes jasmins et mes épines.

Écoutez le murmure du vent dans mes palmiers,
Le chant de mes eaux vives, claires et familières,
Et les voix innocentes, fraîches et printanières,
Qui résonnaient, joyeuses, dans mes humbles villages.

C'était la vie, la simple et la pure harmonie,
Avant que la guerre, cette furie, cette infamie,
Ne vienne déchirer la toile de mes jours paisibles,
Et transformer mes nuits en longs cris indicibles.

II. La fuite

Je suis le Congo. J'ai vu la terre trembler sous des pas étrangers,
J'ai entendu les cris, stridents, briser la paix des vergers.
Mes enfants ont fui, hagards, le regard vide et neuf,
Leurs yeux emplis soudain d'une peur sans trêve ni veuf.

J'ai été leur refuge, leur chemin dans la nuit,
Leurs pieds ensanglantés foulant mon sol qui luit.
Mes forêts sont devenues leur masque et leur armure,
Ma boue, hélas ! leur linceul, leur dernière froidure.

Écoutez le souffle court des fuites éperdues,
Le silence des pas qui glissent, âmes perdues,
Dans la nuit sans lune, sous le feuillage épais,
C'est le son de l'innocence qui s'enfuit à jamais.

III. La mort

Je suis le Congo. Mon sol est saturé de larmes et de sang,
Mes nuits sont déchirées par le fracas puissant

Des bombes, des fusils, des machettes, des cris,
La mort s'invite à chaque pas, rôde dans tous les cris.

Pourtant, au milieu de la fureur et du carnage,
La vie, en moi, murmure encore, prend son courage,
S'accroche à la terre humide, jaillit, obstinée,
Comme l'herbe qui perce après la nuit damnée.

J'ai entendu des cris de naissance, fragiles, têtus,
Se mêler aux détonations, aux râles des vaincus,
Une symphonie sacrée, étrange et déchirante,
De l'existence et de la mort, l'une et l'autre brûlante.

Écoutez ce rythme étrange, au cœur de la tourmente,
Ce miracle que ma terre, seule, offre à l'épouvante :
La vie qui lutte, qui résiste et qui renaît,
Malgré les tombes fraîches, malgré tout ce qui saigne.

IV. Le silence des justes

Je suis le Congo. J'ai vu le rire de mes enfants se figer,
Leurs jeux s'interrompre, leurs corps se désagréger
Sous le bruit des bottes, le crépitement des flammes,
La rage des puissants, l'indifférence des âmes.

J'ai entendu le chant des poètes se briser net,
Leur voix réduite au silence par la brutalité
Des hommes sans foi, sans loi, sans humanité,
Qui ne savent que prendre, que détruire, que nier.

Mon sol, si souvent nourricier, si tendre et si fertile,
Est devenu tombeau pour ceux qui, d'un cœur viril,
Osaient rêver de justice, de liberté, de droit,
Et payaient de leur vie cet audacieux exploit.

La lucidité, sur ma terre, est un prix redoutable,
Car elle naît trop souvent des cendres, implacable,
Du sang versé, des larmes amères, des douleurs,
Et de l'atroce silence qui suit les grands malheurs.

Écoutez le grondement des villages incendiés,
Le dernier soupir des justes, à genoux, suppliés,
C'est le prix de l'éveil, le tribut de la conscience,
Gra vé dans la chair vive, au fer de la souffrance.

V. L'éveil de la conscience

Je suis le Congo. J'ai vu mes enfants pleurer le sang et les cendres,
J'ai senti la douleur insondable, l'horreur, ses cendres
Sur tant de vies brisées, d'espoirs anéantis,
D'innocences fauchées, de rêves engloutis.

Mais de cette souffrance, parfois, une étincelle naît,
Une question murmurée dans l'obscurité qui se tait,
Un regard plus aiguisé sur le monde, plus perçant,
Qui déchire le voile épais du mensonge innocent.

La guerre, sur ma terre, n'est jamais un hasard,
Elle porte des noms, des visages, un étendard,
Des intérêts cachés, des convoitises, des fiels,
Des mensonges savants pour étouffer le vrai ciel.

Écoutez le silence qui suit le fracas des bombes,
Ce n'est pas la paix, non, c'est le temps des hécatombes
Où la conscience s'éveille, où l'esprit se redresse,
Où le peuple comprend, dans sa profonde détresse.

VI. Le désenchantement des villes

Je suis le Congo. Mes forêts murmurent les secrets du temps,
Mes montagnes gardent les silences des anciens, des errants.
Mais mes villes, hélas, elles, hurlent la vérité crue,
La soif, la misère, la corruption, la chair mise à nu.

J'ai vu mes enfants fuir la flamme de leurs villages
Pour se jeter, aveugles, dans le brasier des cités, otages
D'un espoir qui tentait de renaître de ses cendres,
Mais le désenchantement a jeté son voile, si tendre
Qu'il a paru d'abord léger, puis s'est fait lourd,
Épais comme la poussière des bidonvilles, toujours.

Les capitales, jadis symboles de promesses, de lumière,
Sont devenues des corps malades, des cœurs morts, des pierres,
Battant au rythme du trafic, de la survie, du guet-apens,
Où l'âme se perd, où l'espoir se rend.

Écoutez le brouhaha des rues, ce grondement confus,
Le son des âmes perdues dans le luxe des uns, abus,
Et la misère des autres, sans fin, sans horizon,
C'est l'écho de mon désenchantement, ma déraison.

VII. La bureaucratie de l'oubli

Je suis le Congo. Mon sol est imprégné du sang de mes enfants,
Mais dans les bureaux lointains, leurs vies, pourtant,
Ne sont que des marques sur un registre glacé,
Des encoches dans une colonne, un nombre effacé.

J'ai vu les hommes, ces fossoyeurs en cravate,
Transformer la chair en statistique, l'âme en pirate,
La souffrance en pourcentage, la mort en donnée,
La réalité des larmes en courbe calibrée.

C'est l'oubli organisé, la déshumanisation par le trait,
Où la vérité des pleurs est niée, où l'on se tait
Devant le chiffre froid, la colonne bien rangée,
Et l'horreur indicible devient affaire classée.

Écoutez le silence des victimes, leur cri étouffé,
Recouvert par le crissement des papiers, le bruit sourd du coffre-fort,
C'est le son de la bureaucratie de l'oubli, de la mort
Administrée sans haine, sans passion, par devoir, par métier.

VIII. La faim organisée

Je suis le Congo.

Mes terres sont fertiles, généreuses,
Mes fleuves regorgent de vie, mes forêts plantureuses
Portent l'abondance, les fruits, les promesses, les dons.
Pourtant, j'ai vu mes enfants mourir de faim, sans nom.

Leurs corps maigrir, s'affaïsser, n'être que peaux et os,
Leurs yeux grands ouverts, fixes, pleins de sanglots.
Ce n'est pas la terre, la mienne, qui les a trahis,
Mais les mains des hommes, leurs calculs, leurs avis.

Semant la destruction, la disette, la faim comme une arme,
Transformant mon blé en or, mon maïs en vacarme,
J'ai senti le poison de la misère s'infiltrer, cruel,
Dans leurs entrailles vides, leur silence mortel.

Un silence plus dévastateur que n'importe quelle balle,
Plus sournois, plus lent, qui jamais ne s'étale,
Mais qui ronge, qui tue, qui éteint une à une
Les vies que j'avais portées au clair de lune.

Écoutez le grondement vide des estomacs qui crient,
Le murmure des prières pour un morceau de pain, qui supplie,
C'est le son de la faim organisée, de la faim qui tue,
Plus forte que les armes, plus sûre, plus absolue.

IX. Le trésor maudit

Je suis le Congo. Mes entrailles recèlent des trésors,
Des minéraux que les hommes nomment, avides et forts,
Coltan, or, cobalt, diamant, cuivre, tantale,
Matière de leurs rêves, de leur puissance fatale.

Mais pour mes enfants, ces richesses ne sont que misère,
Que damnation, que sang, que poussière
Qui emplit leurs poumons, qui use leurs corps,
Qui les tue à petit feu, sans remords.

J'ai senti leurs mains fouiller mes profondeurs obscures,
Leurs poumons respirer la poussière, l'azur
Se voiler de gris, la mort rôder, patiente,
Dans les galeries sans fin, la chaleur suffocante.

J'ai entendu le silence de leurs corps ensevelis,
Le fouet des surveillants, leurs cris, leurs jappements, leurs oublis,
Le crépitement des dollars échangés sur leur sang,
Ce bruit d'argent maudit, ce cliquetis incessant.

La soif d'ailleurs, l'appétit des riches, des puissants,
A transformé ma sève vitale, mon flanc
Nourricier, en une malédiction, une plaie,
Mes mines en tombeaux à ciel ouvert, sans fin, sans vraie

Lueur d'espoir. Ils appellent cela le commerce,
Mais c'est l'esclavage, le pire, le plus pervers,
L'esclavage moderne, au grand jour, sans honte,
Où le profit s'écoule et jamais ne remonte.

X. Le génocide invisible

Je suis le Congo. J'ai vu mes enfants mourir par millions,
Leurs vies s'éteindre, simples et pauvres millions,
Sans que le monde ne lève un sourcil, ne s'émeuve,
Ne daigne regarder ce que mes chairs éprouvent.

Le silence qui entoure leur disparition, leur fin,
Est une autre mort, une profanation, un venin
Qui ronge leur mémoire, qui efface leur trace,
Qui les tue une seconde fois, dans l'espace.

J'ai vu les fossoyeurs de l'humanité, ces habiles,
Recouvrir leurs tombes de verdure, d'herbes mobiles,
Comme pour effacer toute trace de l'horreur,
Pour que plus rien ne parle de leur mort, de leur cœur.

Mais la terre se souvient, elle, la grande muette,
Elle garde en son sein le secret, la silhouette
De ce génocide invisible, nié, banalisé,
Ce crime sans nom, ce désastre sans écho, sans brisé.

Écoutez le silence assourdissant de tous ces absents,
Le murmure des âmes disparues sans justice, sans temps,
C'est le son d'un crime sans nom, d'une plaie sans mesure,
D'un désastre sans écho, que l'oubli seul rassure.

XI. La guerre faite aux femmes

Je suis le Congo. Mes entrailles maternelles ont porté la vie,
Mes bras ont nourri des générations, sans envie,

Avec tendresse, avec force, avec abnégation.
J'ai vu mes filles, mes sœurs, mes mères, ma nation,
Devenir les cibles premières, les champs de bataille
Où l'ennemi s'acharne, où sa rage mitraille
L'essence même de mon peuple, son cœur, son âme,
Pour briser l'avenir, pour éteindre la flamme.

Le viol n'est pas un acte de passion, une folie,
Mais une arme de guerre, une infamie, une barbarie,
Une mutilation de l'âme, un crime absolu,
Une tentative de briser ce qui n'est pas voulu.

J'ai senti leurs larmes brûler mon sol, amères,
Leurs cris s'élever jusqu'au ciel, jusqu'à mes chimères,
Exigeant justice pour leurs corps profanés, meurtris,
Pour leur dignité volée, pour leurs espoirs flétris.

Écoutez le silence après le cri, ce lourd fardeau,
Le souffle saccadé de celles qui, malgré les maux,
Continuent à se tenir debout, à espérer,
C'est le son de la guerre faite aux femmes, à jamais gravé.

XII. Le sang mêlé

Je suis le Congo. Mes enfants sont la sève de mon arbre,
La continuité de ma lignée, la flamme de mon marbre.
Mais j'ai vu des semences de haine, infâmes, cruelles,
S'infiltrer dans le jardin de la vie, les plus belles.

Des corps profanés, violés, ont enfanté des âmes
Déchirées, des vies marquées par d'infâmes
Cicatrices, des cœurs en peine, des êtres en trop,
Portant le poids d'un crime, d'un indicible stigmate.

J'ai senti la douleur du rejet se mêler à l'amour,
Et le poids de l'identité brisée peser chaque jour
Sur de jeunes vies innocentes, prises au piège,
D'un conflit qui les dépasse, d'un destin sacrilège.

Le sang, jadis lien sacré, porteur de vie et d'honneur,
Est devenu porteur de cicatrices, de malheur,
Témoin d'un crime qui ne se lave pas, qui demeure,
Et qui, de génération en génération, pleure.

Écoutez le murmure des cœurs déchirés, brisés,
Le silence des secrets enfouis, jamais osés,
Le cri d'une enfance volée, d'un rêve avorté,
C'est le son du sang mêlé, de l'identité torturée.

XIII. La foi blessée

Je suis le Congo. J'ai vu mes enfants chercher refuge en la prière,
Leurs cœurs s'accrocher à l'espoir divin, à la lumière,
Au milieu du chaos, de la haine et du bruit,
Leurs mains jointes s'élever dans la plus sombre nuit.

J'ai entendu le chant des fidèles, fragile et têtue,
S'élever au-dessus des ruines, des corps abattus,
Un murmure d'espoir, une plainte, une oraison,
Un appel à la paix, à la délivraison.

Mais j'ai aussi vu la foi se fissurer, se briser,
Les maisons de Dieu, hélas, se diviser, se lézarder,
Et le silence des clercs, leur peur, leur compromission,
Assourdir les cris de mon peuple, sa déréliction.

J'ai vu la voix de la justice s'éteindre, se taire,
Là où elle aurait dû tonner, comme un tonnerre,
Et la peur s'insinuer, lâche, dans les âmes pieuses,
Éteignant la flamme, rendant les cœurs frileuses.

Écoutez le vide des sermons qui ne nomment pas le mal,
Le murmure des complices, leur silence infernal,
C'est le son d'une foi blessée, d'une Église divisée,
D'une espérance trahie, d'une lumière brisée.

XIV. La guerre des âmes

Je suis le Congo. J'ai vu mes enfants chercher la force en la foi,
Le réconfort dans les rites ancestraux, dans la loi
Des ancêtres, dans la sagesse des temps anciens,
Pour affronter l'épreuve, les maux, les entretiens.

Mais j'ai aussi vu la ruse s'insinuer dans le sacré,
Le mal se vêtir des oripeaux de la spiritualité,
Pour mieux asservir, pour mieux régner, pour mieux tromper,
Transformer la protection en piège, l'espoir en duperie.

Ils ont tordu les prières, perverti les esprits,
Détourné les symboles, profané les écrits,
Transformant la foi en soumission, en crainte,
En une nouvelle chaîne, en une nouvelle contrainte.

J'ai senti la guerre descendre dans les âmes, profonde,
Une bataille invisible pour l'essence du monde,
Pour le sens de la vie, pour la vérité, pour l'être,
Un combat sans merci, que rien ne laisse paraître.

Écoutez les chants détournés, les prophéties de haine,
Le silence des consciences emprisonnées, leur peine,

C'est le son d'une guerre des âmes, d'un combat spirituel,
Où l'enjeu est l'esprit, où le perdant est mortel.

XV. La fracture de la langue

Je suis le Congo. Mes langues murmurent les chants de mes ancêtres,
Les secrets de mes forêts, la sagesse de mes êtres.
Elles sont les racines de mon identité profonde,
Les fils invisibles qui relient le monde.

Mais j'ai senti le poison de l'oubli s'insinuer dans les mots,
Les langues étrangères recouvrir les miennes, comme un flot,
Et l'histoire être tordue, travestie, falsifiée,
Pour servir les mensonges des oppresseurs, leur fumier.

J'ai vu mes lieux sacrés renommés, profanés,
Ma mémoire travestie, mon imaginaire condamné,
Mes mythes piétinés, mes légendes moquées,
Mon âme mise à nu, mes traditions bafouées.

Écoutez le silence des mots perdus, à jamais,
Le bruit des récits falsifiés, des serments jamais tenus,
C'est le son de la fracture de la langue et de l'imaginaire,
De l'identité brisée, de la mémoire involontaire.

XVI. Le miroir brisé

Je suis le Congo. J'ai vu mes enfants saigner sur ma terre,
Leurs cris déchirer mon ciel, leur détresse, leurs prières.
Mais j'ai aussi vu le monde me regarder, distrait,
À travers un miroir déformant, un écran qui se tait.

Un écran où ma souffrance était réduite à un spectacle lointain,
Mes millions de morts à un chiffre, hélas ! sans lendemain,
Mes douleurs complexes à un simple cliché, sans nuances,
Mes tragédies à une image, sans espérance.

J'ai senti l'indifférence peser plus lourd que les bombes,
Plus lourd que la faim, que la peur, que les hécatombes.
L'absence de nom pour mes douleurs, plus amère,
Que la mort, que le sang, que la pire des chimères.

J'ai vu l'humiliation de mon peuple, son martyr,
Transformée en image d'Épinal, en pire
Des clichés, et la complexité de ma tragédie,
Niée, simplifiée, réduite à une mélodie.

Écoutez le silence du monde, ce vide assourdissant,
Le bruit des reportages qui ne disent rien, qui sont glissant,
C'est le son du miroir brisé, de l'image trahie,
De la réalité niée, de la vérité enfuie.

XVII. L'histoire retrouvée

Je suis le Kongo. Mon sol porte les empreintes de l'oubli forcé,
Mes rivières charrient les fragments d'une mémoire niée, dispersée.
Mais j'ai aussi vu la lumière de la vérité, enfin,
Percer les ténèbres, dissiper le venin.

J'ai vu la sagesse des ancêtres reflourir, vivace,
Dans le cœur de mes enfants, leur redonner la face,
J'ai entendu les voix des prophètes, des héros,
S'élever des profondeurs, briser le silence des maux.

Mon passé n'est pas seulement une blessure, une plaie,
Il est aussi une force, un puits où l'on se désaltère,
Une source de résilience, d'espoir, de fierté,
Un trésor que l'on ne peut plus, jamais, nous voler.

J'ai vu l'histoire volée se retrouver, se reconstruire,
Et la lutte pour la liberté, pour l'avenir, pour luire,
Reprendre son souffle, s'organiser, s'unir,
Pour qu'enfin, sur ma terre, la paix puisse advenir.

Écoutez le murmure des anciens, leur voix profonde,
Le rugissement des lions ressuscités, qui gronde,
C'est le son de l'histoire retrouvée, de la mémoire,
Qui guide mon peuple vers sa plus grande gloire.

XVIII. La vie contre la mort

Je suis le Congo. J'ai vu mes enfants tomber sous les balles,
Disparaître dans le silence, dans des nuits infernales.
Mais j'ai aussi vu la vie s'accrocher, s'élever, tenir,
Défier la mort dans les chants, les veillées, l'avenir.

Dans les mains qui soignent, qui pansent, qui relèvent,
Dans les cœurs qui espèrent, qui luttent, qui rêvent,
J'ai senti la sève de mon peuple, intacte, profonde,
Vibrer dans les rituels qui rappellent que le monde

N'est pas que douleur, que chaos, que destruction.
La résilience n'est pas seulement la survie, l'action
De résister, de tenir, de ne pas se briser,
C'est aussi refuser l'oubli, c'est oser

Perpétuer la beauté, la joie, la dignité,
Affirmer l'humain là où l'on veut l'anéantir,
C'est planter une fleur sur un champ de ruines, c'est choisir,
Contre toute attente, la lumière et la vérité.

Écoutez le rythme des tambours, puissant, vital,
Le murmure des prières anciennes, ce souffle ancestral,

Le souffle des femmes qui pansent les plaies, qui consolent,
C'est le son de la vie contre la mort, qui s'impose et qui vole.

XIX. Le rêve qui se cherche

Je suis le Congo. Mon cœur a été déchiré par la haine,
Mon peuple fragmenté, dispersé dans la plaine
De la violence, de la peur, de la méfiance,
Les communautés autrefois unies, sans défiance,

Se sont murées dans le silence, le rejet, la douleur,
Le poids du sang versé est lourd, la cicatrice, une fleur
Vénéneuse qui reflorit à chaque saison,
La réconciliation est un mot, une vaine oraison.

Mais j'ai aussi vu le désir d'unité brûler, caché,
Comme une flamme secrète, jamais arrachée,
Dans les âmes, dans les cœurs, dans les regards,
Un rêve de fraternité, de partage, de départ.

Le rêve de mes enfants, de se retrouver, de reconstruire
Ensemble, un avenir commun, de faire luire
Un horizon de paix, est une promesse qui,
Même différée, continue de briller, inassouvie.

Écoutez le silence de la terre, sa quête profonde,
En quête de paix, de justice, d'un nouveau monde,
C'est le son d'un rêve qui se cherche encore, obstiné,
D'un peuple qui refuse de mourir, qui veut renaître, déterminé.

Épilogue

Je suis le Congo. Je ne suis pas que douleur et que sang,
Je ne suis pas que larmes, que cris, que néant.
Je suis aussi la force, la vie, la résistance,
L'espoir têtu qui lutte, la persévérance.

Je suis la terre qui porte les racines profondes,
Le fleuve qui nourrit les plaines les plus fécondes,
La forêt qui murmure les secrets des anciens,
La mémoire vivante de tous les miens.

Je suis le cri de ceux qui ne peuvent plus parler,
La main tendue de ceux qui veulent se relever,
Le souffle de ceux qui luttent, qui espèrent,
La lumière qui perce la nuit, la plus amère.

Je suis le Congo. Et malgré les ombres, les tempêtes,
Malgré la mort, la haine, les douleurs, les défaites,

Je suis debout. Je vivrai. Je renaîtrai.
Car en mon sein, la vie, toujours, triomphera.

Écoutez. Écoutez. Mon chant ne s'arrête pas.
Il est le vent, la pluie, le feu, le grand là-bas.
Il est le souffle de mon peuple, son âme, sa fierté,
Son avenir, sa promesse, sa liberté.

Je suis le Congo.

Je suis.

Je serai.

*Fait de terre, de sang, de larmes et d'espoir,
Pour que jamais, jamais, on ne puisse m'asseoir.*